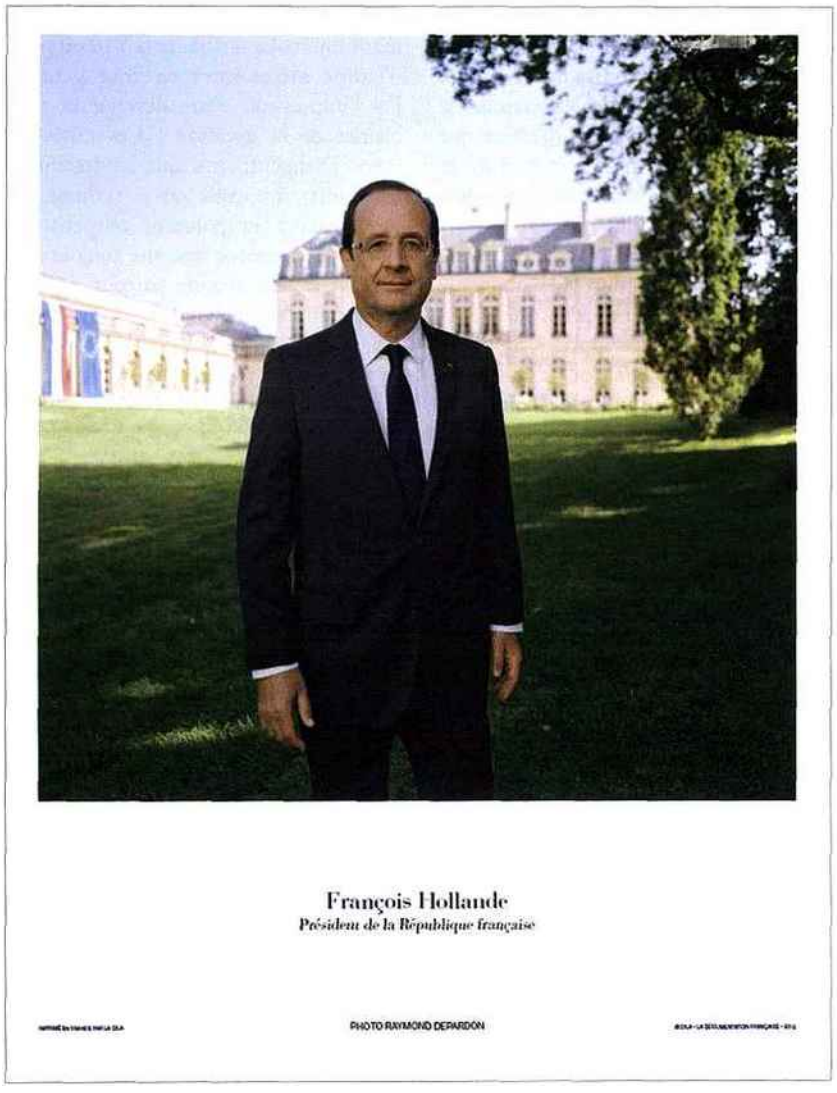
POSITIF
38 RUE MILTON
75009 PARIS - 01 43 26 17 80

SEPTEMBRE 12
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 1011
N° de page : 56-58

JUIN EN CINÉMA
UN PORTRAIT ET UN SOURIRE

JEAN-DOMINIQUE NUTTENS



Lundi 4

Quelques jours avant la sortie de son *Journal de France*, Raymond Depardon présente le portrait officiel du nouveau président de la République, réalisé le 29 mai avec un appareil Rolleiflex de 1962. Celui qui s'intéresse inlassablement à la France ordinaire, à travers ses documentaires sur la justice, la police, les paysans, a toujours suivi de près la politique, réalisant même un film formidable sur la campagne victorieuse de Valéry Giscard d'Estaing (*1974, une partie de campagne*). Il dévoile un François Hollande sobre, décontracté et sérieux, pris en mouvement, conforme au président « normal » qu'il entend être, photographié dans le jardin de l'Élysée, comme Jacques Chirac avant lui, avec le palais en toile de fond et les drapeaux français et européen déroulés à partir d'un toit dans le lointain. Aussitôt les commentaires admiratifs ou ironiques se déchaînent dans la presse et sur Internet, où se multiplient les détournements de la photo. Géniale ou ratée ? Rendez-vous dans quelques années, quand le modèle et son image auront pris un peu d'âge.

Mardi 5

Ray Bradbury est mort. Le prolifique auteur des *Chroniques martiennes* (quelque 30 romans et 600 nouvelles) eut de multiples occasions de côtoyer le monde de l'audiovisuel, notamment la télévision qui s'empara de bon nombre de ses nouvelles. L'adaptation qu'a tirée François Truffaut de *Fahrenheit 451* m'a toujours semblée la moins aboutie des œuvres du cinéaste et celle qui a le plus mal vieilli, échouant à donner vie au monde totalitaire décrit par le romancier. En 1953, Bradbury fut appelé à travailler sept mois en Irlande avec John Huston sur le scénario de *Moby Dick*, d'après Hermann Melville. Il s'attacha à renforcer la dimension métaphysique de l'œuvre, le combat d'Achab étant un affrontement à mort avec Dieu. L'écrivain a retracé cette expérience dans *La Baleine de Dublin*, où il s'intéresse à l'âme irlandaise, à son mystère et à sa poésie, que nous côtoyons de près à *Positif* grâce à Eithne.

Jeudi 7

Je visite l'exposition consacrée par la galerie Catherine Houard aux dessins d'Ettore Scola. Du métier de journaliste qu'il exerça avant son passage au scénario et à la réalisation, le cinéaste italien a gardé l'habitude de croquer le monde qui l'entoure pour donner vie à des scènes touchantes ou absurdes. Comme il l'affirme dans le texte de présentation de l'exposition, il peint une « humanité petite et mélancolique qui, si vraiment on veut lui trouver un but, est là pour

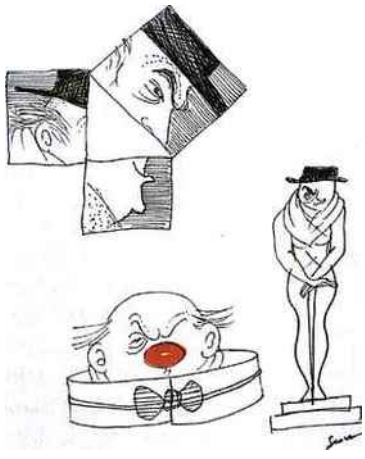
Eléments de recherche : - GALERIE CATHERINE HOUARD : à Paris 6ème, toutes citations - CATHERINE HOUARD : galeriste, toutes citations

POSITIF
38 RUE MILTON
75009 PARIS - 01 43 26 17 80

SEPTEMBRE 12
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 1011
N° de page : 56-58

affirmer le côté drôle de l'existant, qui en fait est celui qui nous aide à trouver le courage de vivre ». J'aime en particulier la série consacrée à Fellini. L'un des dessins (« Fellini et ses films ») représente le cinéaste au milieu de ses personnages et m'évoque le beau tableau de Robert Buss, *Le Rêve de Dickens*, que l'on aperçoit dans *Au-delà* de Clint Eastwood.
Le Monde se fait l'écho du conflit qui oppose notre ami Stéphane Goudet (programmateur du Méliès, le cinéma municipal de Montreuil) à la maire de la ville, Dominique Voynet, au moment même où ce phare du cinéma d'art et essai doit être agrandi et transféré au cœur du centre-ville. Alors qu'il dirigeait l'établissement, Stéphane Goudet n'est plus responsable que de la programmation, la gestion incombant par intérim au directeur général adjoint des services municipaux. L'édile, dont *Le Monde* relève qu'elle trouve la programmation du Méliès trop élitiste (!), fait état de souffrance au travail de certains agents, mais tous sauf un soutiennent leur directeur, qui a aussi reçu l'appui des membres de l'association de spectateurs Renc'Art et de très nombreux professionnels du cinéma… À suivre.



Federico Fellini dessiné par Ettore Scola

Dimanche 10

J'achève la lecture de *La Grève* d'Ayn Rand (*Atlas Shrugged* en anglais), livre monumental de 1 200 pages dans lequel l'auteure retrace le destin de quelques personnages exceptionnels (entrepreneurs, savants, artistes), qui décident de se retirer d'une société qui ne leur

Le Rebelle de King Vidor (Gary Cooper), d'après un roman d'Ayn Rand

permet pas d'exercer leurs talents et d'en tirer librement les fruits. Américaine d'origine russe (elle a fui l'URSS en 1926), Ayn Rand a développé dans ce roman-fleuve (l'un des plus lus aux États-Unis, parfois ampoulé mais d'une belle vigueur) sa théorie de l'« égoïsme rationnel », qui renvoie dos à dos mystiques et matérialistes, et veut que chaque individu ait pour éthique la poursuite de son bonheur individuel, et pour occupation la plus noble son accomplissement productif. Toutes les idées individualistes développées ici se trouvaient déjà dans *The Fountainhead*, inspiré de la vie de Frank Lloyd Wright, dont King Vidor a tiré un film de toute beauté (*Le Rebelle* en français), exaltant le génie créateur et son refus du compromis. Howard Roark (Gary Cooper) et Dominique Francon (Patricia Neal) figurent très haut dans le panthéon de mes couples de cinéma.

Mardi 12

Henry Hill n'est plus. Il n'était ni cinéaste ni acteur mais… membre de la mafia. Après avoir accepté de collaborer avec le FBI, il avait bénéficié du programme fédéral de protection des témoins. *Wiseguys*, sa biographie publiée en 1986, a inspiré à Martin Scorsese *Les Affranchis*, l'un de ses films que je préfère, avec son ouverture sidérante (le cadavre qui bouge encore dans le coffre d'une voiture, achevé au couteau par Joe Pesci puis au revolver par Robert De Niro), et sa fin inoubliable – Henry Hill (Ray Liotta), mafieux repenti en peignoir devant le pavillon pourri où il doit désormais vivre caché, constate, désabusé : « Et tout ça, maintenant, c'est fini. J'suis un quelconque minable. Je vais finir ma vie dans la peau d'un plouc. »

Jeudi 14

Je retourne voir la très belle exposition Artemisia au musée Maillol. D'elle, on connaît en général la vie tumultueuse, dont Agnès Merlet a fait un film, marquée par un viol subi de la part d'Agostino Tassi, un collègue de son père, et le procès long et douloureux qui s'ensuivit, mais beaucoup moins son œuvre. Sans doute pour utiliser au mieux l'espace, l'exposition débute par les plus beaux tableaux, ceux de la maturité vécue à Naples. Je suis à nouveau emporté par ces visages de femmes représentés avec un sens admirable de la lumière : un bel autoportrait, deux Madeleine, deux Cléopâtre. Et puis la figure récurrente de Judith qui, dans le récit biblique, sauve la ville de Béthulie assiégée par Holopherne en lui coupant la tête après l'avoir enivré par sa beauté. La plus violente des six représentations de l'héroïne montre la décapitation elle-même, accomplie par une Judith en robe bleue éclatante, dont la main ne tremble pas. Tous ces personnages féminins, forts ou tragiques, me font penser aux femmes des films de Jane Campion, cinéaste très chère à mon cœur : Kay et Dawn, Janet, Ada, Isabel, Ruth, Frannie et Fanny.

Mardi 19

Les artistes se révoltent en Roumanie contre l'ordonnance d'urgence prise par

Eléments de recherche : - GALERIE CATHERINE HOUARD : à Paris 6ème, toutes citations - CATHERINE HOUARD : galeriste, toutes citations

POSITIF
38 RUE MILTON
75009 PARIS - 01 43 26 17 80

SEPTEMBRE 12
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 1011
N° de page : 56-58

Le Sourire de Claude Miller (Emmanuelle Seigner)

le gouvernement pour faire passer sous l'autorité du Sénat l'Institut culturel roumain, rouage essentiel de la diffusion de la culture roumaine dans le monde jusqu'à présent placé sous la férule symbolique du président de la République. Signée par les grands noms du cinéma roumain (Pintilie, Mungiu, Puiu, Muntean…), une pétition circule contre cette décision qui pourrait se traduire par le changement de l'équipe de direction de l'institut et par une politisation de ses activités.

Mercredi 20

Décès d'Andrew Sarris, universitaire et critique américain, qui importa aux États-Unis la théorie des auteurs chère aux critiques des *Cahiers du cinéma*. En 1968, il publia *The American Cinema : Directors and Directions*, ouvrage de référence sur le cinéma américain, dans lequel il opérait des classements qu'il ne cessa de réexaminer par la suite et où il distinguait un panthéon de quatorze réalisateurs ayant travaillé aux États-Unis (Ford, Lang, Hitchcock, Renoir, Lubitsch, Chaplin…).

Jeudi 21

J'assiste à une représentation de *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg au théâtre de l'Odéon. Pour montrer cette tragédie amoureuse entre une jeune fille riche et le valet de son père, Frédéric Fisbach a imaginé un décor intriguant, entièrement blanc, avec trois espaces (la cuisine, le salon et, au-delà, un jardin de bouleaux où se déroule une fête) séparés par des baies vitrées. Dans le rôle de Mademoiselle Julie, personnage mythique du répertoire, dont se moque Woody Allen dans *To Rome with Love*, Juliette Binoche est convaincante mais ne m'émeut pas comme elle peut le faire dans certains films (*L'Insoutenable Légèreté de l'être* ; *Trois Couleurs : Bleu*). C'est que le metteur en scène a choisi de tirer la tragédie vers le grinçant, voire le grotesque, tenant ainsi à bonne distance le public du drame qui se joue pour cette jeune femme perdue qui finit par se suicider.

Mardi 26

Mort de Nora Ephron. Scénariste (*Quand Harry rencontre Sally*) et réalisatrice (*Nuits blanches à Seattle*) de comédies romantiques à succès, elle fut aussi journaliste. Dans un livre devenu un film de Mike Nichols (*La Brûlure*), elle raconta ses amours orageuses avec Carl Bernstein, l'un des deux journalistes héros du Watergate.
Hubert Niogret m'apprend à la fois l'existence et la mort du Philippin Mario O'Hara. Ami de Lino Brocka, il a joué dans certains de ses films et a écrit le scénario de trois d'entre eux. Il réalisa lui-même plusieurs films (notamment des mélodrames), souvent avec l'actrice Nora Aunor (*Three Years without God*, *You're a Mother to your Child*).

Jeudi 28

L'Association des réalisateurs et producteurs rend hommage à Claude Miller au Cinéma des cinéastes. Avant qu'il soit projeté, sa femme Annie rappelle que *Le Sourire* (1994) était l'œuvre préférée de Claude et qu'il y avait mis l'humour, le désir et la cruauté. Quel beau film que celui-là, le seul que je n'avais encore jamais vu. La salle rit devant la puissance comique de Jean-Pierre Marielle, psychiatre vieillissant menacé par la faiblesse de son cœur et en quête d'un dernier amour. Le film, drôle et cru, est infiniment mélancolique. Emmanuelle Seigner est bouleversante de beauté et de sensualité : c'est une bretelle qui glisse sur une épaule, une jupe de tennis que le vent soulève, un gémissement échappé du sommeil… Et puis Schubert et son deuxième moment musical, celui qui accompagne aussi *Au revoir les enfants* de Louis Malle.
Après la projection, Romane Bohringer, Anne Brochet, Gérard de Battista et Philippe Le Guay viennent témoigner et parler de leur relation avec le cinéaste. Enfin, est projeté le beau film d'Emmanuel Barnault, réalisé quelques mois avant le décès du réalisateur, *Claude M le cinéma (Claude Miller cinéaste de l'intime)*. Et voici une belle phrase dite par Richard Bohringer dans *Le Sourire* : « *Il faut un secret pour se déshabiller.* »

Samedi 30

Je termine le mois à Milly-la-Forêt sur les traces de Jean Cocteau, dont la maison est ouverte au public depuis deux ans. Trois pièces demeurent aménagées comme s'il venait de les quitter, comme le grand salon avec ces journaux au sol qui attendent qu'on les ramasse. Les autres espaces, dont la scénographie a été réalisée par Dominique Paini et Nathalie Crinière, permettent de découvrir divers aspects de l'œuvre ainsi que des portraits de Cocteau par d'autres artistes. À quelques centaines de mètres, la chapelle Saint-Blaise-des-Simples, une ancienne maladrerie du Moyen Âge, abrite la tombe du poète, peintre et cinéaste, qui avait été chargé par les habitants de la décoration du lieu. Les fresques représentent un visage du Christ aux épines, la résurrection, et ces plantes médicinales qu'on appelle les simples (belladone, valériane, menthe…). C'est la belle voix, reconnaissable entre toutes, de Jean Marais qui présente ce lieu émouvant. Sur la tombe, quelques mots de la main de Cocteau : « Je reste avec vous. » ■